

SUJET DE BAC ECRIT - LA DESCRIPTION

Corpus

Texte A : Nicolas RESTIF DE LA BRETONNE, *Le Paysan perverti*, 1775.

Texte B : Victor HUGO, *Notre-Dame de Paris*, 1831.

Texte C : Albert Camus, *La Peste*, 1949.

Texte A : Nicolas RESTIF DE LA BRETONNE, *Le Paysan perverti*.

[Le protagoniste de ce roman épistolaire est Edmond, un jeune provincial ambitieux qui est venu chercher la fortune à Paris. La capitale est le lieu principal de l'action, et le personnage en propose une description dans la lettre qu'il adresse à ses parents.]

Au premier coup d'œil que l'on jette sur le peuple de Paris, il paraît tout le contraire de nos citadins de province ; chez nous, c'est l'apathie, la nonchalance, le goût de la tranquillité ; ici, l'on voit une activité, un air d'affaires ; on ne marche pas, on court, on vole ; nulle attention les uns pour les autres ; très peu d'égards dans les occasions même qui le demandent ; on voit que tous ces gens-là sont des pièces séparées qui ne forment point un tout. Je crois que la politique y gagne, mais l'humanité sûrement y perd. Si un homme que des voleurs assassinent se sauve dans une boutique, il en est pour l'ordinaire inhumainement repoussé par le maître, qui le voit massacrer de sang-froid à sa porte. Cependant il ne faut pas croire que tous ces gens qui heurtent, qui poussent, dont les pieds touchent à peine le pavé, aient tous des affaires pressées ! C'est la manière d'ici. Où croirais-tu que court ce négociant père de famille ? À sa manufacture, chez ses débiteurs ? Non, c'est chez une petite grisette¹ qu'il entretient. Cet homme en robe, chargé de sacs et de paperasses, à l'audience ? Non, il va dans la galerie du Palais conter fleurette² à une fille de modes ! Cet abbé ? il vole au foyer de la Comédie ou de l'Opéra faire sa cour aux actrices, et juger une pièce nouvelle ! Cette jeune personne, si modeste, qui trotte à petits pas de souris ? Elle court à un rendez-vous, etc. Ainsi, tu vois qu'ici les occupations d'un certain monde ne valent pas mieux que l'indolence³ de nos provinciaux.

Il est aisé d'imaginer que l'indifférence qu'ont ici tous les hommes les uns pour les autres n'est pas un aliment pour la probité⁴ : des êtres qui tous se sont parfaitement indifférents et inconnus, qui par conséquent ne rougissent jamais de leurs turpitudes⁵ en se voyant, doivent chercher à se tromper ; et c'est ce qui arrive : Paris est le centre de la filouterie, de l'escroquerie, du vol, de tous les vices, de tous les crimes qui y ont rapport.

1. grisette : fille coquette et galante, aux mœurs faciles. 2. conter fleurette : faire la cour. 3. indolence : mollesse, nonchalance. 4. probité : conformité à la morale, honnêteté. 5. turpitudes : actes méprisables.

Texte B : Victor HUGO, *Notre-Dame de Paris*.

[A Paris au Moyen Âge, Pierre Gringoire, jeune poète, découvre Esmeralda, une jeune bohémienne, dans un spectacle de rue. Émerveillé par sa beauté, il tombe sous son charme et décide de la suivre dans les rues. Il la perd et s'égaré quand il s'aperçoit que son chemin l'a mené à la Cour des Miracles.]

Le pauvre poète jeta les yeux autour de lui. Il était en effet dans cette redoutable Cour des Miracles, où jamais honnête homme n'avait pénétré à pareille heure ; cercle magique où les officiers du Châtelet et les sergents de la prévôté¹ qui s'y aventuraient disparaissaient en miettes ; cité des voleurs, hideuse verrue à la face de Paris ; égout d'où s'échappait chaque matin, et où revenait croupir chaque nuit, ce ruisseau de vices, de mendicité et de vagabondage, toujours débordé dans les rues des capitales ; ruche monstrueuse où rentraient le soir avec leur butin tous les frelons² de l'ordre social ; hôpital menteur où le bohémien, le moine défroqué³, l'écolier perdu, les vauriens de toutes les nations, espagnols, italiens, allemands, de toutes les religions, juifs, chrétiens, mahométans, idolâtres, couverts de plaies fardées⁴, mendiant le jour, se transfiguraient la nuit en brigands ; immense vestiaire, en un mot, où s'habillaient et se déshabillaient à cette époque tous les acteurs de cette comédie éternelle que le vol, la prostitution et le meurtre jouent sur le pavé de Paris.

C'était une vaste place, irrégulière et mal pavée, comme toutes les places de Paris alors. Des feux autour desquels fourmillaient des groupes étranges y brillaient çà et là. Tout cela allait, venait, criait. On entendait des rires aigus, des vagissements d'enfants, des voix de femmes. Les mains, les têtes de cette foule, noires sur le fond lumineux, y découpaient mille gestes bizarres. Par moments, sur le sol, où tremblait la clarté des feux, mêlée à de grandes ombres indéfinies, on pouvait voir passer un chien qui ressemblait à un homme, un homme qui ressemblait à un chien. Les limites des races et des espèces semblaient s'effacer dans cette cité comme dans un pandemonium⁵. Hommes,



femmes, bêtes, âge, sexe, santé, maladies, tout semblait être en commun parmi ce peuple ; tout allait ensemble, mêlé, confondu, superposé ; chacun y participait de tout.

Le rayonnement chancelant et pauvre des feux permettait à Gringoire de distinguer, à travers son trouble, tout à l'entour de l'immense place, un hideux encadrement de vieilles maisons dont les façades vermoulues, ratatinées, rabougries, percées chacune d'une ou deux lucarnes éclairées, lui semblaient dans l'ombre d'énormes têtes de vieilles femmes, rangées en cercles, monstrueuses et rechignées⁶, qui regardaient le sabbat⁷ en clignant des yeux.

C'était comme un nouveau monde, inconnu, inouï, difforme, reptile, fourmillant, fantastique.

1. prévôté : service de police et de gendarmerie. 2. Les frelons pillent la ruche des abeilles. 3. défroqué : qui a quitté l'habit de moine. 4. plaies fardées : fausses plaies, maquillage. 5. pandemonium : réunion de tous les démons, capitale de l'Enfer. 6. rechigné : hargneux, renfrogné. 7. sabbat : assemblée nocturne de sorciers et sorcières, agitation frénétique et infernale.

Texte C : Texte 1 : *La peste*, Incipit, « la vie à Oran »

Les curieux événements qui font le sujet de cette chronique se sont produits en 194., à Oran. De l'avis général, ils n'y étaient pas à leur place, sortant un peu de l'ordinaire. À première vue, Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne.

La cité elle-même, on doit l'avouer, est laide. D'aspect tranquille, il faut quelque temps pour apercevoir ce qui la rend différente de tant d'autres villes commerçantes, sous toutes les latitudes. Comment faire imaginer, par exemple, une ville sans pigeons, sans arbres et sans jardins, où l'on ne rencontre ni battements d'ailes ni froissements de feuilles, un lieu neutre pour tout dire? Le changement des saisons ne s'y lit que dans le ciel. Le printemps s'annonce seulement par la qualité de l'air ou par les corbeilles de fleurs que des petits vendeurs ramènent des banlieues; c'est un printemps qu'on vend sur les marchés. Pendant l'été, le soleil incendie les maisons trop sèches et couvre les murs d'une cendre grise; on ne peut plus vivre alors que dans l'ombre des volets clos. En automne, c'est, au contraire, un déluge de boue. Les beaux jours viennent seulement en hiver.

Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt. Dans notre petite ville, est-ce l'effet du climat, tout cela se fait ensemble, du même air frénétique et absent. C'est-à-dire qu'on s'y ennueie et qu'on s'y applique à prendre des habitudes. Nos concitoyens travaillent beaucoup, mais toujours pour s'enrichir. Ils s'intéressent surtout au commerce et ils s'occupent d'abord, selon leur expression de faire des affaires. Naturellement ils ont du goût aussi pour les joies simples, ils aiment les femmes, le cinéma et les bains de mer. Mais, très raisonnablement, ils réservent ces plaisirs pour le samedi soir et le dimanche, essayant, les autres jours de la semaine, de gagner beaucoup d'argent. Le soir, lorsqu'ils quittent leurs bureaux, ils se réunissent à heure fixe dans les cafés, ils se promènent sur le même boulevard ou bien ils se mettent à leurs balcons. Les désirs des plus jeunes sont violents et brefs, tandis que les vices des plus âgés ne dépassent pas les associations de boulomanes, les banquets des amicales et les cercles où l'on joue gros jeu sur le hasard des cartes.

On dira sans doute que cela n'est pas particulier à notre ville et qu'en somme tous nos contemporains sont ainsi. Sans doute, rien n'est plus naturel, aujourd'hui, que de voir des gens travailler du matin au soir et

choisir ensuite de perdre aux cartes, au café, et en bavardages, le temps qui leur reste pour vivre. Mais il est des villes ou des pays où les gens ont, de temps en temps, le soupçon d'autre chose. En général, cela ne change pas leur vie. Seulement, il y a eu le soupçon et c'est toujours cela de gagné. Oran, au contraire, est apparemment une ville sans soupçon, c'est-à-dire une ville tout à fait moderne. Il n'est pas nécessaire, en conséquence, de préciser la façon dont on s'aime chez nous. Les hommes et les femmes, ou bien se dévorent rapidement dans ce qu'on appelle l'acte d'amour, ou bien s'engagent dans une longue habitude à deux. Entre ces deux extrêmes, il n'y a pas souvent de milieu. Cela non plus n'est pas original. A Oran comme ailleurs, faute de temps et de réflexion, on est bien obligé de s'aimer sans le savoir.



années 40

Vue d'Oran dans les

QUESTIONS DE LECTURE

Vous direz pour chacun de ces trois textes la ou les fonctions de la description. (référentielle, réaliste, symbolique, poétique).

COMMENTAIRE COMPOSE

Vous ferez le commentaire du texte C.

DISSERTATION

Sujet n° 1 :

Dans un roman, l'évocation des lieux et des milieux ne sert-elle qu'à apporter des informations sur le monde où évoluent les personnages ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes mis à votre disposition et sur les œuvres que vous avez lues ou étudiées.

Introduire

Un roman, ce sont des personnages, incarnés, dans un lieu et un temps donné et à ce titre, il semble étonnant que la description sert à apporter des informations sur le monde et la société dans lesquels le personnage évolue et va évoluer. Mais ne sert-elle qu'à cela ? Nous savons que le texte descriptif a de multiples fonctions : référentielle, symbolique, réaliste. Autant dire que non, il n'a pas pour seule fonction l'évocation ou la mise en place d'un décor, même si c'est une nécessité impérieuse, sauf à faire vivre le personnage dans l'espace intersidéral ou dans un placard. Mais après tout, *la Métamorphose* de Kafka se passe dans une chambre dont le personnage ne sort pas. Quoiqu'il en soit, dans un roman, l'évocation des lieux déborde largement la seule fonction informative.

Comment exploiter un corpus ?

Il faut commencer par faire émerger des exemples.

L'incipit de la peste : exemple dans lequel la description annonce une atmosphère, elle n'apporte que très peu d'informations sur le personnage. Elle sert à construire une atmosphère, un climat d'attente.

Les descriptions de Paris de Zola dans une page d'amour (voir sur le site), elles apportent des informations sur l'état d'esprit, ou l'état d'âme du personnage. Ou Fabrice dans sa chartreuse qui se retrouve en prison et ressent de l'allégresse et admire le panorama.

La texte 1 de Restif, qui est un texte critique et d'une manière générale toutes les descriptions qui critiquent un milieu, une société. La description peut aussi avoir des effets comiques : surtout chez Marcel Aymé. Le texte de Victor Hugo apporte en effet des informations sur la cour des miracles mais aussi sur Grégoire, et sur la terreur qu'il ressent, on sait que ce poète n'a pas une âme de guerrier.

D'une manière générale la description révèle l'entremêlement du personnage et de son « décor ». elle révèle aussi quelque chose de la temporalité, et de la difficulté de fusionner espace et temps (c'est le grand cri wagnérien : Tu vois, mon fils, ici le temps devient espace).

La description est aussi le lieu de dévoilement : quelque chose d'indicible peut ainsi se révéler. Par exemple, dans le moment où Tarrou et Rieux dans La peste nagent dans une sorte de communion fraternelle qui dépasse les sensations ressenties dans le bain partagé, mais passent par ces sensations de chaud, de tiède ou de courant glacé. La mer est en quelque sorte le « milieu » commun (*voir la séquence sur Camus sur le site*).

Enfin, vous avez toutes les évocations de milieux sociaux qui sont surtout prétextes à décrire un milieu sans envergure (Oran dans l'incipit de la peste – la pension Vauquer de Balzac). Ou le salon des Verdurin décrit par Proust. Un simple objet peut aussi faire cet office, comme la chaussure rouge d'Oriane. Et la description peut aussi montrer quelque chose d'aussi banal que les ravages du temps, ou de la haine ou de la débauche. Toutes les descriptions dans le roman de Balzac La peau de chagrin qui évoque cette peau suscite évidemment la terreur puisque c'est la vie du Gabriel qui rétrécit elle aussi. La description peut donc avoir pour effet de susciter un sentiment : l'horreur, l'angoisse, la peur, le chagrin...

Il faut à présent organiser votre matériau en un ensemble cohérent, avec une progression. Dire que le texte descriptif peut avoir une portée critique ou métaphysique est sans doute le meilleur pour une troisième partie.

Conclusion

Décrire le monde est une opération complexe et exigeante. Décrire le monde, c'est déjà l'interpréter, le circonscrire et sans doute orienter l'attention du lecteur : dans le sens du pessimisme, de l'optimisme, du ricanement meurtrier ou amer, de la critique lucide ou de l'ironie étincelante... Décrire, c'est déjà infléchir le regard du lecteur en faveur de, ou contre... ou l'affranchir de ses habitudes ou de ses attentes. L'acte de décrire ou faire décrire le monde à travers un personnage n'est pas anodin. C'est pourquoi la description, qui n'est pas considérée comme la plus haute des formes textuelles dans la hiérarchie inconsciente ou implicite, est pourtant un « art » véritable, le même que cet « art du portrait » qui a permis de faire en sorte que se rejoigne la peinture et l'écriture lorsqu'elle ont pour objectif de faire surgir des images. Car le monde est d'abord fait d'images, de formes que l'homme appréhende et qu'il partage avec les autres hommes, avec souvent bien des myopies.

Sujet n° 2 – Peut-on écrire un récit sans décrire le monde ou un monde ?